

Louise de BETTIGNIES

Une femme dans la guerre

Introduction

Le premier août 1914, l'ordre de mobilisation générale est décrété à 15 h 45 précises. Et à partir du 2 août, ce sont plus de 3 700 000 hommes qui rejoignent leurs unités d'affectation pour ensuite, après une courte période de formation, être dirigés sur les lieux de combat. La guerre est **une guerre d'hommes**. Mais les pouvoirs publics connaissent les énormes répercussions de la mobilisation des hommes sur l'activité économique du pays. C'est ainsi que, **le 6 août 1914**, le Président du Conseil René Viviani lance un solennel **appel aux femmes** afin qu'elles prennent en charge les tâches jusque-là confiées aux hommes. **Donc une guerre d'hommes sur le front ! Mais aussi une guerre des femmes à l'arrière !** Ainsi les femmes sont «**remplaçantes**» dans les champs, dans les usines, dans les services. Elles sont «**munitionnettes**» dans les usines d'armement. Elles sont «**les anges blancs**» : les infirmières et les médecins, auxiliaires précieux du service de santé militaire. Certaines s'engagent dans des œuvres de charité à l'image des «**marraines de guerres**». Enfin d'autres ont voulu «**résister**» non de façon «**passive**» mais «**activement**» à l'ennemi et furent des «**espionnes**». Certaines ont connu la célébrité comme la danseuse nue Mata Hari, Marthe Richard, Mistinguett. **Louise de Bettignies** fut certainement plus discrète mais certainement plus efficace.

Enfance et adolescence de Louise de Bettignies

Louise Marie Jeanne Henriette de Bettignies est **née le 15 juillet 1880 à Saint Amand les Eaux** dans la rue de Condé. Le père de Louise, Henri Maximilien s'inscrit dans une lignée d'aristocrates remontant à 1223, lignée qui comprend des gens de robe, des militaires, des ecclésiastiques mais aussi des artistes, Sa mère, Julienne Mabile de Poncheville, est d'une vieille famille de robe de Valenciennes. Chez les Mabile de Poncheville on est notaire de père en fils et il en est de même du côté des Lefebvre, on est avocat de père en fils. A Saint

Amand, Henri de Bettignies codirige avec un de ses frères unités fabriquant de la porcelaine tendre et de la faïence. L'entreprise, connaît la prospérité et se situe dans le haut de gamme. A partir de 1877, des difficultés diverses apparaissent : phénomène de mode : la porcelaine tendre est moins appréciée, erreurs de gestion dans une conjoncture économique défavorable, des difficultés à obtenir le paiement de sommes importantes de clients pourtant bien fortunés. Et la mort dans l'âme Henri de Bettignies doit **vendre l'entreprise familiale le 30 juin 1880** quelques semaines avant la naissance de Louise. A sa naissance il y a déjà six frères et sœurs. Ensuite arrivent dans la famille, Thérèse qui ne survit pas et en 1884 le petit dernier Léon Jean Joseph. C'est après ce dernier événement que les parents décident de se fixer à **Lille au 166 de la rue d'Isly**. Le père de Louise se lance alors dans des activités commerciales. La situation financière de la famille est moins florissante. Ce n'est plus l'opulence mais ce n'est pas non plus la misère.

Louise fait ses **études secondaires à Valenciennes au collège des sœurs de la Sainte Union des Sacrés Cœurs** où elle obtient à l'âge de 16 ans le brevet simple. Pour des raisons administratives, elle ne peut pas passer dans la foulée le brevet supérieur et quitte ce collège.

En octobre 1898, elle part pour le Royaume uni à **Upton, Wimbledon et Oxford**, où elle étudie dans des institutions de ces localités, tout en étant hébergée dans des maisons tenues par des religieuses.

A la **mort de son père le 3 avril 1903**, elle rentre à Lille et termine ses études à la Faculté de Lettres en **1906**.

A ce moment Louise songe à rentrer dans les ordres suivant ainsi l'exemple de son frère aîné Henri et de sa sœur carmélite Marie Margueritte. Une déception amoureuse ? Peut-être ! Et finalement, elle renonce à sa tentation du couvent non sans en avoir parlé à son directeur de conscience le Père jésuite Boulanger.

La vie active : un long périple en Europe

Elle parle alors couramment l'Anglais, l'Allemand et un peu l'Italien. Les écoles anglaises lui ont fait découvrir l'activité sportive et elle pratique quasi-quotidiennement la natation et l'équitation à un très bon niveau. De plus, elle est une bonne joueuse aux échecs. Elle est alors dotée d'un **solide « curriculum vitae »** et comme elle a conscience qu'elle doit aider financièrement sa mère, elle envisage de rentrer dans la vie active. Elle a déjà été engagée, avant la mort de son père, dans des fonctions de **préceptrice** auprès de grandes familles françaises. (**à Olivet dans le Loiret et à Pierrefonds dans l'Oise**). Mais ce qui l'intéresse ce sont les voyages, l'apprentissage des langues étrangères et l'interculturalité. Alors elle entame un **long périple en Europe**. Ainsi, elle fait des séjours en Italie chez Giuseppe **Visconti de Modrone**. On la retrouve ensuite en **Galicie** et en **Bohème**. Dans les six derniers mois de 1913, elle est en Autriche chez la **Princesse Elvira de Bavière**. Elle y rencontre le **Prince Rupprecht de Bavière**. Il sera quelques mois après le chef de la 6^{ème} armée allemande. C'est chez la Princesse Elvira qu'elle a une entrevue avec **l'archiduc François Ferdinand** qui lui demande de faire l'éducation de ses enfants, proposition qu'elle repousse au motif qu'elle doit abandonner sa nationalité française.

Les débuts de guerre à Lille

Elle rentre en France au début 1914 au terme de ce périple en Europe commencé en 1907. La guerre menace, et après **l'attentat de Sarajevo le 28 juin 1914** dans lequel François Ferdinand et son épouse trouvent la mort, un mécanisme infernal résultant des alliances se met en branle et fait basculer l'Europe dans la guerre. **L'Allemagne déclare la guerre à la France le 3 août 1914.**

Au début de ce mois, la situation de **Lille** est compliquée. La ville a été déclarée **«ville ouverte»**, c'est-à-dire qu'elle s'est rendue sans combattre. Désormais, elle ne fait plus partie du dispositif de défense français et si la ville est attaquée, elle ne sera pas défendue. Les militaires reçoivent l'ordre de quitter la place. Mais l'application de la décision de déclassement est compliquée par suite de

différents ordres et contre ordres. Ainsi le 23 août, on affirme qu'en cas d'agression, la ville sera protégée. Mais le 24 août, on réaffirme que Lille est «**ville ouverte**» et qu'il ne doit plus y avoir de militaires dans Lille.

Depuis le 4 août, les Allemands sont entrés en Belgique. Charleroi, Liège, Namur, Dinant, Mons tombent rapidement. Puis c'est **la guerre des frontières**. Les troupes se battent le long de la frontière franco-belge et à l'est au long de la frontière franco-allemande. La guerre des frontières terminée, les Allemands sont à quelques soixante kilomètres de Paris. S'engage alors la **première bataille de la Marne du 5 au 12 septembre 1914**. Les blessés sont nombreux et les hôpitaux de Lille doivent accueillir soldats, français, belges, mais aussi allemands. Le lycée Faidherbe est réquisitionné et transformé en hôpital militaire. C'est alors que Louise de Bettignies, à la demande de **Germaine Féron Vrau** (fondatrice de la « Ligue française de Patriotes » association d'inspiration ultra catholique) propose ses services en tant qu'**infirmière de la Croix Rouge**. Elle soigne les soldats, y compris les blessés allemands. « *Un mourant n'est plus un ennemi* mais simplement un homme » disait-elle.

Début octobre, des accrochages sévères ont lieu entre des soldats qui ont perdu le contact avec leurs unités, les 3000 soldats du **commandant De Pardieu** qui ont refusé de quitter la ville et des Allemands qui commencent à arriver en masse autour de la ville. Une nouvelle fois on demande à De Pardieu de quitter la ville, ce qu'il rejette.

Une décision de déclarer une « ville ouverte » n'est pas inviolable. En effet, le **10 octobre et jusqu'au 12 de ce mois**, Lille subit un bombardement d'artillerie intense et violent. Fives, le centre de Lille et le quartier de la gare (rues du Molinel, de Tournai, Faidherbe, de Paris) sont terriblement touchés. Nombreux sont les immeubles et maisons totalement anéantis. Des combats ont lieu dans Lille : rue à rue et corps à corps. Et pendant ces trois jours, on voit Louise et sa sœur Germaine sous la mitraille faire des allées et venues entre la rue d'Isly et les postes de combat pour apporter nourriture, boissons et vêtements civils pour que les soldats ne soient pas faits prisonniers. (A ce titre Germaine recevra la Croix de Guerre). **A 15 h 30 le 12, le commandant De Pardieu se rend**. Et

le 13 octobre la ville est déclarée «**ville occupée**»...pour 4 longues années dans des conditions très éprouvantes. Pour l'Etat Major, cela n'aura été qu'un épisode secondaire de la «**course à la mer**». Fin décembre 1914, le front se fixe pour une longue période de guerre sur une ligne allant de la mer du Nord à la Suisse. C'est la fin de «**la guerre de mouvement** » et le début de «**la guerre des tranchées**».

De la Poste des familles au réseau Ramble.

Au début 1915, Louise commence ses activités clandestines. Sur l'insistance de Monseigneur Charost, elle rentre dans le circuit de la «**Poste des familles**». L'objectif est d'échanger du courrier entre les zones occupées et la zone libre. Nombreux sont les hommes et les femmes qui , au péril de leur vie, se sont occupés de cette tâche. Pour son premier voyage, Louise doit acheminer 300 lettres. Ces courriers sont fixés au jus de citron sur son jupon (b a-t-on dit). Elle se met en route **le 11 janvier 1915 jusque Péronne, point de passage obligé pour franchir le front et entrer en zone libre**. Quelques jours après, lors d'un second voyage, elle est accompagnée d'une jeune fille de Roubaix : mademoiselle **Lestorquit**. Arrivées à la gare de **Péronne**, elles apprennent que désormais le passage du front est impossible. Voulant reprendre le train de Valenciennes, elles sont bloquées au motif que leurs papiers ne sont pas en règle et sont priées d'attendre dans la salle d'attente qu'une décision soit prise. C'est alors que Louise aperçoit un groupe d'officiers sur le quai et parmi eux, **Rupprecht de Bavière** entouré de gardes du corps. Elle se précipite vers le groupe bousculant tout le monde. Louise se fait reconnaître du **konprinz** qui ordonne de mettre à la disposition des deux jeunes femmes un wagon de 1ere classe pour qu'elles puissent rentrer vers le Nord à **Aulnoye Aymeries**. Mademoiselle **Lestorquit** quitte Louise et celle-ci, à pied, à travers la forêt Mormal, rejoint **Orsinval**. Après un peu de repos chez son frère, curé du village, elle rentre à Valenciennes puis Lille.

Pour acheminer le courrier il faut maintenant prendre **une voie nord** : passer la frontière franco-belge, traverser la Belgique occupée, traverser la frontière belgo-hollandaise, atteindre Flessingue port d'embarquement pour Douvres et

de là gagner Dieppe ou Boulogne sur Mer. Le courrier peut alors être déposé en zone libre.

Son activité est déjà connue des services secrets français et anglais. Et lors d'un voyage, elle est arrêtée à Douvres par des hommes du **Secret Intelligence Service (S.I.S)**. Amenée à **Folkestone**, elle fait l'objet d'une première approche de la part des services anglais qui lui proposent de collaborer avec eux.

Après cette entrevue elle peut reprendre le ferry à Douvres pour Boulogne sur Mer. De là elle se rend à Saint Omer chez sa sœur Julienne. **Le 13 février 1915**, à Saint Omer, elle est contactée par le **Commandant Valner** qui l'invite à se mettre à la disposition du Deuxième bureau (service de renseignement français), tout en lui laissant un délai de réflexion. Saint Omer est le siège du Haut Quartier Général Anglais. Ce même jour du 13 , à deux reprises elle reçoit la visite du **Major Commandant Walther Kirke chef du SIS l'Intelligence Service au QG**. Celui-ci lui renouvelle la proposition britannique de rejoindre le service de renseignement anglais. Louise ne se prononce pas immédiatement.

Le 15 février elle prend le train pour Amiens. Elle y rencontre son directeur de conscience **le Père Boulanger**, un jésuite, qui ayant quitté Lille se trouve dans cette ville picarde. On pense qu'elle a aussi rencontré **le Général de Castelnau, Grand Chef d'Etat Major des armées françaises**, en personne. Qu'a-t-il filtré de l'entrevue ? De retour à Saint-Omer et après en avoir discuté avec sa mère, elle déclare accepter la proposition britannique ; choix guidé essentiellement par des raisons financières.

Et c'est le retour vers l'Angleterre par Boulogne et la malle de Douvres. Elle se rend à Folkestone pour donner sa réponse. Elle est alors dirigée vers un centre de formation du SIS dans la banlieue de Londres pour l'apprentissage de son métier d'«espionne», (utilisation des codes, des encres sympathiques etc.....), sous l'autorité du **Major Lord Cameron** qu'elle appellera «**Tonton Edouard**» et d'un correspondant à Flessingue pour les espions français : le belge **José Courboin** alias «**Tante Emma**».

Après cette période d'instruction (une semaine), elle est de retour en France via la Hollande et la Belgique. Le voyage est à haut risque car Louise n'a aucun

des papiers nécessaires pour franchir les différents postes de contrôle, aucun papier à l'exception d'un document attestant qu'elle dispose à Bruxelles d'un emploi auprès d'un représentant d'une société hollandaise de Flessingue, la « Céréale Compagnie de Flessingue » Ceci lui permet de passer un sévère contrôle policier. A Bruxelles, elle emprunte le chemin de fer jusqu'à la frontière avec la France et de là, à pied, gagne **Orsinval**, chez son frère **l'abbé Henri** le curé de cette commune. Elle reste deux jours chez l'abbé, le temps pour celui-ci de lui obtenir un laissez- passer pour Lille, document établi au nom **d'Alice Dubois**, réfugiée de Neuve-Eglise, commune située en zone d'occupation anglaise.

Le réseau Ramble : le réseau Alice

Rentrée à Lille, elle se met rapidement à la tâche. Sa mission est double. Elle doit **constituer, organiser et diriger un réseau** de femmes et d'hommes capables d'assurer des missions de renseignements sur les activités des troupes ennemies : par exemple la fréquence de la circulation des trains montant au front ou en descendant, le nombre des voitures de chaque train et leur contenu , les batteries d'artillerie, les dépôts de munitions, les aérodromes ennemis et les types d'avion, les plans des tranchées, les résidences et habitudes des officiers supérieurs. Et elle doit **collecter et acheminer ou faire acheminer** ces renseignements aux autorités britanniques. C'est l'origine du "**RESEAU RAMBLE**" dénommé également le "**RESEAU ALICE**".

Le réseau est composé de prêtres, de médecins, d'agriculteurs, de fonctionnaires, des agents du chemin de fer, des employés des postes, des photographes etc..... Parmi tout ce monde, on trouve des anonymes mais aussi des notables dont Monsieur **Lenfant**, Commissaire de police de Tourcoing, le chimiste **de Geyter** de Mouscron, l'industriel roubaisien **Firmin Dubar** et le **professeur WILLOT** de la faculté de pharmacie à la Catho de Lille, **l'abbé Jules Pinte** professeur de chimie à l'Institut technique de Roubaix et passionné de TSF. Parmi les femmes, il faut faire mention particulière de cette roubaisienne **Léonie Vanhoutte**, rencontrée chez **Prouvost-Masurel** à Mouvaux et dont Louise en fait son lieutenant en lui

donnant le nom de **Charlotte Lameron**. Elles eurent toutes les deux la même communauté de destin sauf que Léonie-Charlotte devait survivre. Parmi les femmes, il faut également citer **Marie Thérèse Lhermitte alias Lehaut** pour ses renseignements sur la circulation ferroviaire sur la ligne Lille-La Bassée, ligne qui dessert le front de l'Artois.

A ces hommes et femmes constituant le réseau d'informateurs, s'ajoutent, dans les pays traversés, les **différents relais** constitués de fermes, d'auberges, d'estaminets, dont les propriétaires, en connaissance de cause, acceptent de loger des voyageurs bien particuliers.

De plus, des « **passeurs** » aux différentes frontières, par leurs connaissances de la géographie locale, sont recrutés pour faciliter le passage des porteurs d'informations. Il faut aussi recruter des « **voituriers** » Les plus connus sont **Victor Viaene alias Albert** et **Alphonse Verstappen alias Feigens, de Saever, René Lamotte** qui vont aider dans les déplacements en Belgique les agents dont Louise et Léonie..

D'abord limité à la région Lille, Roubaix, Tourcoing, le réseau Alice couvre bientôt toute la Flandre pour s'étendre en août 1915, à la demande de lord CAMERON à Valenciennes, Cambrai et bientôt Mézières.

Le réseau est d'une grande efficacité :

rapidité dans la transmission : *Louise alias « Vite.Vite »*

Une information saisie ne met pas plus de 24 heures pour arriver aux destinataires anglais. Au bout de trois jours une information est obsolète.

et pertinence des informations,

Exemples

Affaire du « Romarin »

Me train de Guillaume 2

La destruction de 20000 batterie lors de la bataille de Loos en Gohelle

Les itinéraires :

Exemple Gand-Bouchautte, cachées dans le foin – passage de la frontière – Philippine et de Zwan et Flessingue

Le câble de la mort et le difficile passage de la frontière hollandaise

Louise seule, ou accompagnée de Charlotte, fait de nombreux voyages sur ces routes entre Lille et la frontière avec la Hollande pour aboutir enfin à Flessingue, lieu d'embarquement pour Folkestone. Souvent confrontée à des contrôles, elles s'en sortent avec une aisance qui frise la désinvolture et surtout grâce à la maîtrise des outils du parfait espion.

Dans les griffes allemandes

Mais l'étau du contre-espionnage allemand se resserre sur le réseau « ALICE ». Charlotte, victime d'un véritable guet apens, est arrêtée à Bruxelles le **25 septembre 1915** au matin, au **café du « Lion Belge »** et conduite à la prison Saint Gilles puis dans une prison d'Anvers.

Conscient du danger que court Alice, Lord CAMERON lui demande de décrocher quelque peu. Epuisée physiquement et nerveusement, elle accepte et rend visite **début septembre 1915** à sa maman qui se trouve au **Touquet**. Mais le sens du devoir est trop fort et Louise reprend ses activités. Le **20 octobre 1915**, elle entame sa dernière mission. Elle arrive à **Froyennes**, accompagnée d'une jeune femme: mademoiselle **Lefrançois**. Il faut passer le poste de contrôle établi au **café du « CANON d'OR »** Il n'y a qu'un laissez-passer pour deux et une maladresse fait qu'elles sont interpellées et amenées au poste. Pendant qu'une policière, dénommée **la grenouille**, fouille mademoiselle Lefrançois, un soldat présent s'aperçoit que Louise porte un objet à sa bouche. On se précipite sur elle, on lui donne un vomitif qui ne fait aucun effet. Le commissaire de police **Rotslaere** chargé de cette zone arrive au « CANON D'OR » mais, en dépit d'un brutal interrogatoire, il n'obtient rien. Louise est alors transférée à **la prison Saint Gilles**.

L'instruction est confiée à **Hans Goldschmitt**. Les interrogatoires sont serrés, mais la résistance est forte de la part de Louise et l'instructeur n'obtient rien. Louise et Charlotte, mises face à face, affirment ne pas se connaître. C'est alors que **Goldschmitt** utilise une ruse pour faire tomber Louise. Il place dans sa cellule une femme du nom de **Ladrière** qui a été condamnée pour complicité de faits de vols accomplis par des soldats allemands et à qui l'on propose ainsi de se racheter en jouant le rôle de « mouton » auprès de Louise. Ayant gagnée la confiance de Louise., elle obtient ce que souhaite le magistrat instructeur à savoir

une lettre destinée à Charlotte-Léonie et dont le contenu ne peut laisser douter de leur entente. Muni de ce document ; aveu de Louise et devant la menace de **Goldschmitt** de s'en prendre à ses vieux parents, Charlotte reconnaît ses liens avec Louise sans en indiquer la nature même.

L'instruction terminée, Louise, Charlotte et le passeur **de Saever** et quelques comparses sont présentés le **16 mars 1916** devant un conseil de guerre composé de magistrats militaires allemands. Un certain **Stoëber** fait office de procureur. Le Gouverneur Général de Belgique **Von Bissing** assiste aux audiences. Aucun des inculpés ne reconnaît les faits reprochés. Louise est condamnée à mort, Charlotte et le sieur de Saever condamnés aux travaux forcés, les autres prévenus à des peines de prison. Le **18 mars 1916**, Louise écrit au Gouverneur Von Bissing et à **Stoëber** un courrier dénonçant les conditions odieuses dans lesquelles fut menée l'instruction de **Goldschmitt**. Le Gouverneur n'est pas spécialement favorable à la clémence. Il a refusé les différents recours pour la grâce de **Miss CAVELL** et celle-ci a été exécutée sauvagement le **12 octobre 1915** à 2 heures du matin (ce qui a soulevé une émotion intense dans le monde entier et même dans certains milieux allemands). Et pourtant, le **23 mars 1916**, le **gouverneur Von Bissing** accorde la grâce à Louise et commue sa peine en celle de détention perpétuelle. Louise quitte alors Saint Gilles le **23 avril 1916** pour la sévère prison de **Siegburg** près de Cologne où elle retrouve Léonie Vanhoutte et les femmes du réseau Cavell: la Princesse **Marie de Croy**, **Louise Thulliez** et la **Comtesse Jeanne de Belleville**.

Si au début les conditions de la détention sont relativement clémentes, elles se dégradent fortement par la suite, surtout à partir de décembre 1916, avec des refus successifs de Louise de participer à des travaux consistant à réaliser des pièces destinées à l'armement allemand et pour avoir incité ses codétenues à en faire de même. Elle connaît à plusieurs reprises, pendant l'année 1917, le cachot avec le froid, l'absence de nourriture et de boisson et des conditions d'hygiène aléatoires. Si elle échappe au typhus qui décime une partie de la population carcérale, elle contracte une sévère pneumonie avec de fortes poussées de fièvre. Son état de santé ne s'améliore pas au contraire car une

tumeur pleurale, suite d'un coup de crosse à la poitrine , reçu au « Canon d'Or », apparait. Les médecins n'y accordent que peu d'attention. Elle est néanmoins opérée le **18 avril 1918** à l'infirmerie de la prison par un jeune docteur et ce dans des conditions si lamentables qu'il ne peut y avoir guérison. Le 25 juillet son état de santé s'est de nouveau dégradé. Elle est alors transférée à **Cologne** au **Marien Hospital**. **Elle y décède le 27 septembre 1918 à 5 heures du matin** soutenu par un jésuite originaire de Bruxelles : **le Père Cadow**. Elle est enterrée au **cimetière de Westfriedhof**. Le **20 février 1920**, au cours d'une grande cérémonie militaire, le cercueil de Louise ayant été exhumé, est envoyé en France par wagon funéraire. Le **16 mars 1920**, une cérémonie se tient en l'Eglise Saint Maurice de Lille devant les autorités civiles, militaires et religieuses de la ville. Le corps est ensuite transporté à Saint Amand les Eaux pour y être inhumé dans le caveau familial. Celle que l'on a appelé la « Jeanne d'Arc du Nord » y repose depuis. Le **13 novembre 1927** était inauguré à Lille un monument à la gloire de Louise.

Conclusion

Hélas le souvenir de Louise dans la mémoire collective s'est peu à peu estompé et ce en dépit de nombreuses productions : un film, des livres, des pièces de théâtre, des articles de presse, des communications diverses etc. On a gardé certainement un plus grand souvenir de Mata Hari. Il est vrai que les tribulations d'une espionne danseuse nue intéressent plus que le parcours patriote quasi mystique d'une Louise de Bettignies.

Louise s'est comportée en héroïne avec une vie peut être courte mais exemplaire, riche et féconde. Certains, Monseigneur Charost et d'autres après lui, vont même à la comparer à une sainte qui s'est consacrée avec foi et abnégation jusqu'au martyre, à la réalisation d'une mission, à l'image de Jeanne d'Arc.